

# MARTOR



---

Title: “Roumanie en miroir. Mémoires de tiroir (Trialogue à propos d’une exposition)”

Authors: Marianne Mesnil, Ioana Popescu and Irina Nicolau

How to cite this article: Mesnil, Marianne et al.. 1997. “Roumanie en miroir. Mémoires de tiroir (Trialogue à propos d’une exposition).” *Martor* 2: 166-175.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-2-1997/>

---

*Martor* (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

*Martor* (Revue d’Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l’anthropologie visuelle et culturelle, l’ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l’accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l’auteur.

*Martor* is indexed by EBSCO and CEEOL.

Roumanie en miroir. Mémoires de tiroir  
(Trialogue à propos d'une exposition\*)

Marianne Mesnil, Ioana Popescu, Irina Nicolau  
Université libre de Bruxelles Musée du Paysan Roumain, Bucarest



Marianne Mesnil

Deux pains pour les morts  
et un lérot pour la vie

(Notes de mémoire de tiroirs à propos de  
l'exposition „Roumanie en miroir“)

Lundi 4 Août 1994 – 14:48

Pré-ambule

*Une pierre  
deux maisons  
trois ruines  
quatre fossoyeurs  
un jardin  
des fleurs*

*un raton laveur...*

(Prévert, *Inventaire*<sup>1</sup>)

Sous bénéfice d'inventaire...

En écrivant ces lignes selon une technique quasi obsolète puisqu'il s'agit non pas du piano-tement frénétique exercé sur un clavier d'ordinateur, mais de l'errance hésitante d'un „bic“ sur du papier, je regarde pensivement cet objet coincé entre deux doigts qui, par un effet d'anamnèse rapide va m'amener à poser une série de questions *a posteriori* sur notre ex-

position. En effet, voilà donc un substitut d'après-guerre du „stylographe“ – comme l'écrivait encore Cocteau dans ses poèmes (et sans doute à l'aide duquel il les écrivait) ayant lui-même succédé à la plume d'acier et à la romantique plume d'oie des siècles passés: de fil en aiguille, ou plus exactement de stylo en stylet, on pourrait ainsi remonter 5.000 ans d'histoire et faire le tour de la planète pour se retrouver devant une très belle collection d'objets: ici, la logique est simple, les critères de pertinence des choix plutôt aisés à préciser, l'intention délibérée; de telles collections existent et leur exposition a sans doute eu lieu. Mais j'en reviens à mon „bic“, objet potentiel d'une telle collection: il faut tout d'abord savoir qu'il ne s'agit pas d'un véritable *bic* du très français „Monsieur Bic“, mais bien de son concurrent d'Outre-Atlantique, le *paper-mate* avec son double cœur dessiné entre le *paper* et le *mate*. Voilà qui ne me renvoie pas seulement à l'image de la guerre économique Europe/Amérique à nouveau très en vogue ces dernières semaines autour et alentour de Bruxelles, mais aussi à quelques souvenirs qui „font date“: le prestigieux stylo à bille des années '50, symbole de la modernité made in U.S.A., atteint nos rivages européens à cette période, en même temps que les premiers textiles synthétiques; le règne du plastic est amorcé.

Mon premier „bic“ était bien un „paper-mate“: il avait la couleur rose groseille; celui que je tiens aujourd’hui est gris perle, antidérapant, „rétractable“ et „made in Japan“. Les temps changent, les „paper-mate“ aussi. Mais entre les deux, nous voilà au(x) cœur(s) du sujet, ou plutôt, de l’objet: que diable est-il advenu de mon „paper-mate“ d’hier. A-t-il été égaré entre...

*une douzaine d’huîtres un citron un pain  
un rayon de soleil  
une lame de fond  
six musiciens  
une porte avec son paillason  
un monsieur décoré de la légion d’honneur  
un autre raton laveur...*

Dimanche, 27 juillet 1997 – 2:17

A-t-il fini dans la poubelle, cet autre objet dont l’inventeur, un bon demi-siècle plus tôt, ne se doutait guère qu’il allait donner son nom à l’un des symboles les plus marquants de la modernité et postmodernité? Je n’ai pas souvenir de l’avoir délibérément jeté aux ordures. Et vu d’ici, avec „le regard éloigné“, sans doute méritait-il un meilleur sort; pourquoi pas une vitrine d’exposition ou l’un de ces tiroirs du bureau qui trône dans le „cocon de l’ethnologue“ de notre exposition? Ou bien...

*un fauteuil Louis XVI  
un buffet Henri II deux buffets  
Henri III trois buffets  
Henri IV  
un tiroir dépareillé...*

Voilà donc posée une première question sur les objets qui s’y trouvent. Insistons sur le mot: ils s’y trouvent et on peut les y trouver, d’abord tout simplement, parce qu’ils n’ont pas été égarés: ce qui est en somme une manière d’être conservé. Paraphrasant mon illustre compatriote surréaliste (à chacun son patriotisme), nous avons précisé d’entrée de jeu dans un „cata-

logue“ qui n’en est pas vraiment un, que *Ceci n’est pas une collection*: et vraiment, ceci n’est pas une Collection; mais pourquoi? Les objets de cette *non collection* me semblent en effet relever de deux (dés)ordres. Une première „série“ a été regroupée dans le „cocon de l’ethnologue“, ce lieu garni de miroirs et percé de fenêtres, à la fois protégé et ouvert sur „l’Autre“; les objets qu’on peut y voir sont plus ou moins de la même catégorie que „mon paper-mate“: simplement, ils ont eu la chance de n’être jetés à la poubelle par personne et surtout pas par moi. En outre, il ne faudrait pas oublier que, dans tout cela, il s’est glissé, invisibles et silencieux, une série de ratons laveurs, pareils à ceux qui figurent précisément dans *l’Inventaire* de Prévert, bien français quant à lui mais néanmoins contemporain du fameux „bic“ américain.

La deuxième série d’objets, beaucoup plus nombreux, se rapproche sans doute davantage de ce que l’on peut attendre „classiquement“ d’une „collection d’objets ethnographiques“: tous peuvent accepter sans trop de difficulté l’étiquette permettant de les identifier comme éléments d’un ensemble assez cohérent qu’on pourrait appeler schématiquement, comme dans les albums qui y font référence, de „l’art populaire roumain“<sup>2</sup>: pour ceux qui en douteraient, une liste en a d’ailleurs été rigoureusement dressée et chacun de ces objets a reçu sa fiche muséographique<sup>3</sup>. Voilà donc en somme un véritable „inventaire“ regroupant, comme dit la notice, *quelque 200 objets acquis sur place au cours de 30 années de recherches en ethnologie roumaine*. Mais ceci n’est décidément pas une „collection“ pour les mêmes raisons qui nous amènent à constater simultanément l’absence du „paper-mate“ dans le „cocon de l’ethnologue“ et sa capacité potentielle à figurer dans une vitrine d’exposition: et d’envisager à sa place, tout aussi bien...

*la fleur qu’on appelle souci  
deux amoureux sur un grand lit  
un receveur des contributions  
une chaise trois dindons...*

De cette deuxième série d'objets „inventoriés“, étiquetés je ne peux mieux dire avec Irina, qu'ils s'y trouvent „parce qu'ils ont sauté dans ma valise“ comme...

*un Petit Poucet un grand pardon  
un calvaire de pierre  
une échelle de corde...*

N'est-il pas vrai, en effet, qu'à la différence du muséographe en mission pour „collecter“ des objets, l'ethnographe sur le terrain ne cherche pas à les acquérir: les objets l'intéressent certes, mais par rapport à la quête de sens qu'il a entrepris – une quête sans fin il est vrai – où la matérialité de l'objet apparaît parfois comme une précieuse médiation entre ce qu'il a acquis de connaissance depuis son cocon, et le reste du monde. Et pourtant, si au mieux de son entreprise, l'ethnologue revient de ses voyages avec une tête bien pleine, il ne s'en trouve pas pour autant les mains vides: chaque objet qui fait le voyage de retour avec lui contient non seulement sa propre histoire, celle de sa fabrication, de son utilisation, du lieu dont il provient; mais, en outre, derrière chacune des pièces rapportées de ce grand puzzle culturel jamais achevé, se dissimule aussi l'histoire d'une transmission.

Mais ces histoires, quant à elles, sont rarement transmises. Il y suffirait pourtant de peu de choses...

*une pelote de ficelle deux épingles  
de sûreté un monsieur âgé...*

ou encore:

*un jour de gloire  
une semaine de bonté  
un mois de Marie  
une année terrible  
une minute de silence  
une seconde d'inattention  
et...*

*cing ou six ratons laveurs...*

Ma plus belle histoire de transmission tient en un mot: mandragore. Elle ne figure pas dans l'exposition: elle pousse dans un jardin...

*un paysage avec beaucoup d'herbe  
verte dedans...*

Le vieillard qui me l'a confiée avant l'hiver avait parcouru plusieurs kilomètres pour venir me l'apporter au lendemain de ma visite en sa demeure éloignée du centre du village: c'était en Maramureș, à l'automne. Lorsqu'il est mort au printemps, la mandragore n'est pas sortie de terre: je l'ai crue morte elle aussi. Mais au printemps suivant, le vieux avait fait le voyage jusqu'au pays des ancêtres: la mandragore réapparut pour m'en informer. Message reçu.

Une autre belle histoire de transmission, c'est sans doute aussi celle de cette exposition... Et à ce propos, une dernière remarque sur la scénographie: puisque *ceci n'est pas une collection*, nous n'avons pas cru bon de mettre les objets en vitrine: ceci n'est donc *peut-être pas tout à fait non plus* une exposition. N'étant pas mis sous verre, les objets qui y ont pris place sont restés „accessibles“ au visiteur: on peut les approcher, les toucher, les sentir. Quoi d'étonnant dès lors qu'un nocturne lérot, nouvelle incarnation des plus discrets ratons laveurs des années '50, soit venu goûter aux pains de la „Pâques des morts“ installés au cœur de l'exposition, dans le voisinage rituel des œufs rouges et des cruches d'eau disposés comme sur une tombe. Car de ce côté-ci du miroir, les loirs qui aiment à sommeiller (comme chacun sait depuis Lewis Carroll) ont faim lorsqu'ils se réveillent. Prévert nous avait mis en garde: tout inventaire sent déjà la poussière; il y fallait donc bien un peu de vie, quelque raton ou lérot pour recevoir sa part de miette du pain des morts: n'est-ce pas là tout simplement l'ordre des choses et du monde? Comme...

*...deux sœurs latines trois dimensions*

*douze apôtres mille  
et une nuits trente-deux positions six  
parties du  
monde cinq points cardinaux dix ans  
de bons et  
loyaux services sept péchés capitaux  
deux doigts  
de la main dix gouttes avant chaque  
repas trente  
jours de prison dont quinze de cellule  
cinq minutes  
d'entr'acte*

et

*plusieurs ratons laveurs.*

À la poubelle donc, les pièges à lérots et à ratons laveurs! Et que les pains des morts vivent leur vie d'offrande jusqu'à la dernière miette!

## Ioana Popescu

### Journal incomplet et sans façons

Mercredi, le 28 mai 1997

Arrivée à Bruxelles, assommées par une énorme pile de bagages contenant chiffons, ficelles, cartons, papier emballage de la pire qualité (Irina: „ils ne doivent pas avoir ces choses-là en Belgique...“) et enfin, les catalogues de l'exposition, publiés en Roumanie.

Je suis installée par Marianne dans un appartement de luxe, offert par une amie qui fait ses vacances en Espagne; un énorme jardin, entretenu par des jardiniers professionnels!

Jeudi le 29 mai

Réveil dans la maison vide et froide. Un nombre énorme de portes. Je m'é gare, j'ai failli faire pipi dans un débarras, je veux arriver dans la chambre à coucher et je me retrouve dans la cuisine. J'essaye ne rien déplacer dans la maison,

en me sentant en permanence surveillée par l'œil vigile de la concierge... Enfin, je dois m'habituer!

Je pars vers Marianne et j'oublie mon sac à la maison. Heureusement que j'avais mis mon passeport et le billet d'autobus dans ma poche; je ne dois donc pas revenir sur mes pas, ça porte malheur. Je ne trouve pas de meilleure place pour les clefs, que dans le paquet de cigarettes. Je sors le paquet de ma poche et je laisse tomber ma carte d'autobus par terre, sans me rendre compte. À la station je ne la trouve plus et je dois quand même finalement refaire le chemin. Heureusement je la trouve par terre. À Bucarest, elle eut été déjà volée depuis longtemps...

J'arrive saine et sauve chez Marianne, où j'ai l'impression de „perdre“ toute la matinée. Je ne peux penser qu'à l'exposition, je ne peux pas m'intéresser aux vitrines, à la fouille des magasins, que Marianne nous offre gentiment. En vérité, cette exposition m'effraie, je me sens étrangère aux lieux, je ne connais pas encore les objets qu'on devra exposer, le temps me semble trop court. La seule à me paraître sûre d'elle et savante est Irina; la preuve: elle s'achète une paire de souliers. Marianne de son côté oublie ses clefs dans le magasin de poissons, à la maison cherche toute sorte de choses qu'elle doit emporter à Treignes (et qu'elle trouve difficilement), elle a une crise de toux qui me fait croire qu'elle va nous quitter pour toujours; visiblement la responsabilité des préparatifs lui pèse. Le comble c'est que les bagages n'entrent pas dans sa voiture. Elle doit prendre la voiture de sa mère. En conséquence, visite chez elle.

Une maison mi-bourgeoise, mi-bohème, rangée en restant toute vécue, des glass-wands en carreaux de cristal, des photos-peintures réalisées par notre hôte même, un jardin mi-nature, mi-culture, un verre de lait de vache-vache, une femme de ménage noire qui chantonne en travaillant, vraiment un coin de monde charmant et accueillant.

On part vers Treignes. Je m'endors dans la voiture, j'entend comme dans un rêve les paroles

de Marianne sur les fermes-châteaux, sur la Meuse et quand je me réveille, j'aperçoit un paysage roumain, avec de forêts de chênes, de rochers pointus (parmi lesquels il y a aussi celui du cheval Bayard!). Nous arrivons à Treignes, petit village de quelques fermes. Architecture en pierre et briques, beaucoup de fleurs, des gens qui vous sourient dans la rue. Le musée expose des installations, des outils (en présence desquels je me sens une vive envie de voler 2-3 poêles, cuisinières et godins) et des photos anciennes extraordinaires – par exemple celles des ateliers familiaux – montrant des enfants travailleurs aux regards figés et des adultes durcis, fiers et hiératiques. Le groupe d'étudiants qui font leurs études ici travaille encore à 11 heures du soir! Pourquoi une telle performance (en fait, une chose normale ici) est inimaginable chez nous?

L'espace de l'exposition est en plein chantier. Hélas, l'escalier d'accès est couvert d'une planche en bois; Marianne murmure: „Il suffit de passer le pont...“ Ça va devenir l'invitation à l'aventure pour les visiteurs. Bravo, Marianne!

Avec Irina et Marianne, notre entreprise ne peut pas être un échec. Je me sens plus rassurée.

Vendredi, le 30 mai

Premier jour de travail. Les choses n'ont pas l'air de se lier pour l'instant. Irina a pris l'initiative, mais comme d'habitude, elle change tout le temps d'idée, elle trouve vite des „solutions de tranchée“ comme elle dit, elle apporte des trucs – morceaux de palissade, bouts de bois, sable etc. – et ça dépasse énormément mes possibilités de mobilité et de rapidité. Alors, je préfère recevoir des indications précises, de déménager les caisses, de sortir les objets, de monter des coins d'exposition là où on me l'indique. Même avec cette soumission totale de ma part, je crois que pour le moment il n'y pas un courant fort pour organiser les objets sur une voie sûre. Je suis encore optimiste, on verra demain. La seule chose qui ne va absolument pas c'est la contradiction totale de nos biorythmes. Marianne et Irina se lèvent tard, elles font la grasse matinée et elles

s'emballent le soir. Moi, je me lève tôt, je me promène les pieds dans la rosée, je me sens en forme et frustrée de ne rien faire d'utile. Le soir par contre, je suis crevée, muette et je hais toute personne qui veut encore travailler. Patience et tabac, comme on dit chez nous, je dois m'adapter.

Samedi, le 31 mai 1997

Après m'être promenée, comme d'habitude depuis que je suis ici, deux heures sur les traverses de chemin de fer, au milieu de la forêt, j'apprend deux choses: 1. sur cette voie ferrée „désaffectée“ le train circule! et 2. on doit faire très attention quand on se promène dans la forêt, parce qu'il paraît qu'ici il y a des tiques qui transmettent aux gens une maladie mortelle! Bon, je me suis ravivée, donc plus de promenades matinales. Nous sommes arrivées au musée, pour remarquer que les pains d'épice étaient éparpillés dans l'escalier et grignotés par un rat (nous avons appris après, qu'en fait il s'agissait d'un lérot). Ça suffit! Trois choes au cours d'un seule matinée, c'est un peu trop. À part ça, Irina et moi avons arrangé les pièces de costume et la céramique, pendant que Marianne lisait à haute voix la documentation pour les tiroirs, en tapant en même temps sur son ordinateur les textes. Nous avons travaillé assez bien jusqu'à sept heures du soir. Nous sommes dans le calendrier. Pour le moment, encore rien ne me coupe le souffle dans l'exposition, mais ça commence à s'organiser.

Dimanche, le 1 juin 1997

L'exposition est apparemment presque finie, mais en fait il y a encore énormément à faire (détails, accessoires, lumières) et, pour ma part, je pense que le sens n'est pas encore assez prégnant. En plus, les fiches, les petits livres, les écriteaux, les lambeaux de papier écrit... Marianne est restée à travailler sur l'ordinateur jusqu'à minuit! Irina et moi nous nous couchons, crevées. Sommes-nous si vieilles par rapport à Marianne?

P.S. J'ai oublié de dire que les photos vont escalader l'escalier et se faufiler parmi les informations de la partie „salle de classe – cabinet d'étude“. Je crois que ces changements d'un jour à l'autre me fatiguent le plus. Pour me rééquilibrer, je balaye la salle, je range les outils, je lave les miroirs. C'est mon apport créatif dans la conception de cette exposition...

P.P.S. Irina nous a posé une question: Qu'est-ce qu'un vrai conservateur de musée aurait fait de cette collection d'objets, pour en sortir une exposition? Je pense qu'il aurait thématiqué, localisé, vitrinisé, pannoté, mis un grand nombre d'écriteaux explicatifs. Et je ne dis pas que c'est pire que ce qu'on a fait. C'est seulement tout à fait le contraire. À ne pas oublier quand même que cette exposition à ficelles, bouts de bois, épingles et caisses est seulement le sommet de l'iceberg; sous l'eau, mais à la portée de la main des visiteurs, il y a une pile de fiches de collection, d'ethnologie, d'anthropologie, de documentation sur la Roumanie; et même de petits livres, conçus spécialement à ce propos. Donc, après avoir rincé leurs yeux avec les „installations“ et les beaux objets, les visiteurs auront la possibilité d'approfondir leurs connaissances en lisant tout ça.

Lundi, le 2 juin 1997

I heure du matin. Nous avons fini de concevoir et d'écrire les étiquettes. Nous sommes crevées. Aujourd'hui, Wlady, le conservateur du musée, est entré dans l'exposition, a regardé attentivement, a décidé que la table de noce pourrait être renversée par les visiteurs, „il faut trouver une solution“, que la céramique n'est pas assez mise en valeur, „on doit apporter des étagères et des vitrines“, „le sable par terre doit être mis dans une caisse, parce qu'il déborde“... Irina a essayé de lui expliquer que le Musée du Paysan Roumain a reçu le prix EMYA justement pour ce type d'„antimuseographie“ qu'il pratique. Sans succès.

C'est toujours lui, dans l'après-midi, qui nous apporte le papier kraft demandé, les deux vieux

pupitres, le papier pour les écriteaux, exactement ce qu'on avait rêvé, mais pas osé espérer... Je crois qu'en fin de compte il aime ce qu'il voit dans l'exposition, donc il veut aider et bien sûr, améliorer.

Note

Ici le journal s'arrête. Parce qu'en fait, dès le jour suivant, on va changer toute la mise en place, ce qui fait que la vraie exposition „Roumanie en miroir“ ne possède pas de journal, à cause du rythme infernal de travail jusqu'au dernier moment avant le vernissage. Ce journal et l'exposition de Treignes parlent de choses tout à fait différentes...

**Irina Nicolau**

### **Les expositions ne tombent pas du ciel**

Mais, tout de même, le lecteur a le droit d'être informé sur ce qui s'est passé à Treignes. Je raconte:

1993. Printemps à Bucarest. Amené par Marianne, Jean-Jacques Van Mol est présent à l'inauguration de l'exposition „La Croix“. Il nous propose de venir à Treignes pour organiser une exposition du même style. Je suggère qu'on la fasse à partir de la collection d'objets roumains de Marianne. Tout le monde dit oui. Tout le monde est content.

1994 – 1995. Correspondance, téléphone, fax. Les deux Ministères de la Culture signent le projet de collaboration. L'exposition reçoit, pendant ce temps, un nom, „Roumanie en miroir“. Les tiroirs viendront bientôt.

1996. Automne à Bruxelles. Je découvre les caves de Marianne. La caverne d'Ali Baba! Des objets venus des villages roumains côtoient ceux des souks marocains et des Marchés aux Puces belges. Les Roumains ont une qualité rare – ils apprécient ce qu'on peut nommer *l'objet commun*. Soucieux de compléter leurs séries et de dé-

couvrir „la pièce exceptionnelle“, les musées et les collectionneurs se fichent de l'objet commun.

Moi, je suis impressionnée par la quantité. Je lui dit qu'elle a fait un travail de fourmi. Marianne refuse la comparaison et prononce les mots mémorables: „Ce sont les objets qui ont sauté dans ma valise, la plupart sont des dons, c'est une histoire de transmission.“ Je me dis qu'elle a tort en négligeant la responsabilité qu'elle a prise vis-à-vis de ces dons. Pour ma part, j'en aurais abandonné un tiers dans la première gare.

Je découvre la gare de Treignes. Il pleut. Radu se promène dans la pluie murmurant, abandonné dans une gare abandonnée. En fait, la gare n'est pas abandonnée, elle a été réaffectée comme laboratoire de l'U.L.B. et secrétariat du musée.

On m'emmène à la ferme-château et on me montre le grenier super-aménagé qui est dévolu à notre exposition. Je frissonne: une charpente de bois superbe, des murs en pierre du pays, un dallage et un escalier quelconques.

Comment vont lutter les petits objets roumains réfugiés dans la valise de Marianne avec tout ce bois, toute cette pierre et tout ce quelconque?

1997. Primo tempo. L'affiche est prête. Pour le catalogue, Marianne vient de Bruxelles. Nous n'avouerons jamais à personne en combien de temps nous l'avons fait.

Secondo tempo. Nous partons de Bucarest avec 60 kilos de bagages excédentaires: colle, ficelle, cellophane, photos... Quelqu'un me demande: tu crois que les Belges n'ont pas de ficelle? Je ne lui réponds pas mais je sais qu'on est sûr seulement de ce qu'on prend avec soi.

De nouveau à Treignes. Même gare, même grenier, même charpente. Quelque chose a

changé, la ferme-château est en plein chantier. Pas de meubles de musée, pas de vitrines. Le chantier sera notre chance. Il va nourrir notre exposition de planches, sable et gravier.

Nous partageons le grenier en trois. Le premier espace devient une classe d'école. Des bancs, des tableaux noirs et une dizaine de „livres“ sur la culture paysane roumaine, „confectionnés“ à partir des „syllabus“ de Marianne. Le deuxième espace est consacré „au cocon de l'ethnologue“, une tente blanche, faite de tissus, papier-cellophane, ficelle... Nos chères ficelles, les ficelles roumaines, auxquelles nous n'avons pas voulu renoncer. Les „murs“ de la tente ont des fenêtres par lesquelles on peut voir l'intérieur: miroirs, tiroirs, de petits

objets utilitaires que l'ethnologue traîne avec lui sur le terrain pour survivre. Je fais un portrait robot de l'ethnologue Marianne avec des objets colorés en rose et miniaturisés. Je pose sur la table la revue roumaine de l'entre-deux-guerres qui a appartenu à son père. En regardant cette revue, Marianne a décidé de travailler

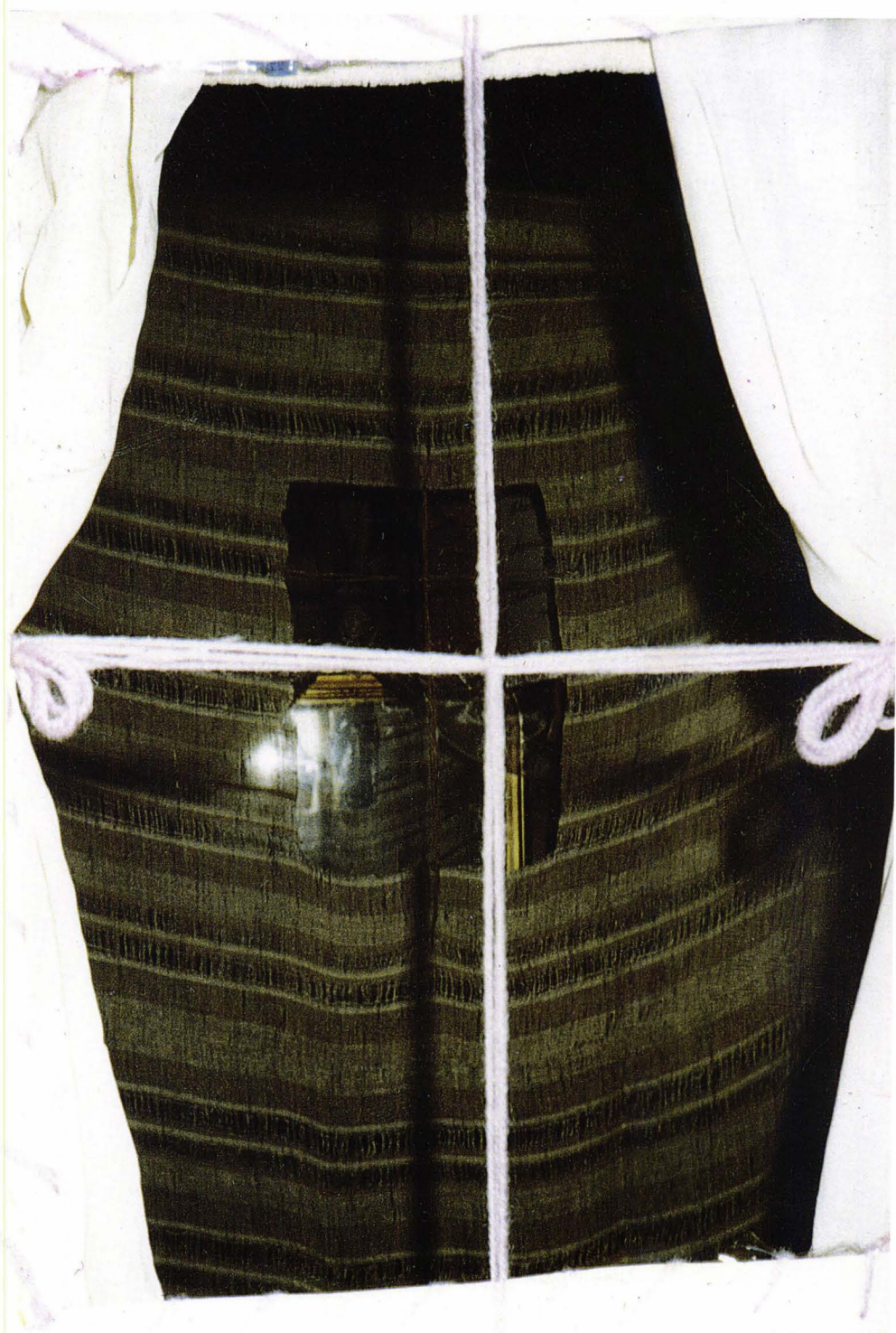
sur un terrain roumain. Puis, des textes qui expliquent au visiteur qu'est-ce que c'est l'ethnologie:

„Les objets présentés ici ont tous traversé le miroir de l'ethnologie. Qu'ont-ils perdu, qu'ont-ils gagné au cours de ce voyage?“

„Mais qu'est-ce qui peut bien pousser les gens sur les routes? La misère, les épidémies, les guerres, les génocides, les catastrophes naturelles, la transhumance, un pèlerinage, une cure, le compagnonnage, le commerce, la diplomatie, l'éducation, le tourisme, le journalisme... Et l'ethnologie...“

Les uns partent sans espoir de retour. Les autres s'en reviennent. Généralement les ethnologues en reviennent (à moins qu'ils ne décident d'épouser leur terrain).





Fenêtre du cocon de l'ethnologue

*L'ethnologue est un voyageur aux semelles de miroir, qui rêve à un pays de nulle part qui existerait quelque part...* (texte du catalogue de l'exposition).

Le troisième espace groupe les objets selon les thèmes qu'on retrouve dans les recherches de Marianne. Car les objets ne manquent pas de sensibilité, ils ont sauté dans sa valise parce qu'ils savaient qu'ils allaient rencontrer ses préoccupations: naissance, mariage, mort, calendrier...

Si Dieu a eu six jours pour faire le monde, nous n'avons eu que cinq pour monter l'exposition.

Mission accomplie, vernissage, vin, discours...

Loin de Bruxelles et encore plus loin de Bucarest, dans le grenier d'une ferme-château, pendant cinq mois, les gens allaient pouvoir visiter une exposition qui leur présentait la Roumanie mirée dans le regard d'une ethnologue belge. Notre ficelle, notre cellophane et notre muséographie ont fait du grenier un espace magique. Au point qu'une visiteuse, après avoir fait son „tour de Roumanie“, sortant dans la rue, a exclamé: „Comme ça fait drôle de se retrouver ici...“

Et, peut-être, l'histoire des miroirs et des tiroirs ne finit pas ici.

C'est le moment de préciser le but de mes quelques mots. Je viens de vous expliquer que les expositions ne tombent pas du ciel. Les gens des musées ont sûrement quoi raconter. Je rêve

d'un livre d'histoires vécues liées à l'organisation des expositions. Qui d'entre vous aura le courage de m'écrire une telle histoire, pour pouvoir commencer? J'attends!

Dernier bulletin de santé de l'exposition de Treignes.

E-mail de Wlady à Marianne:

Chère Marianne,

Message bien reçu, les chroniques sont envoyées aux personnes mentionnées, nous restons vigilants pour la suite des activités.

Nous faisons attention à l'éclairage!

Les pains supportent très mal les variations de température associées à l'humidité continue de l'intérieur des salles.

À cet effet, le pain en croix s'est littéralement fendu et se détache en trois morceaux. Philippe a confectionné et cuit une réplique plus ou moins fidèle.

Nous avons également écarté de l'expo des œufs qui sentaient trop fort.

Je reste attentif à tes messages,

Mes amitiés,

Wlady

.....

Wlady Quinet (Conservateur-ULB)

E-Mail: wquinet@ulb.ac.be

Écomusée de la Région du Viroin

81, rue de la Gare - B5670 Treignes

Tel:32-60/39.96.24 - Fax: 32-60/39.96.24

.....

**Notes:**

\* Exposition „Roumanie en miroir; mémoires de tiroir”. Scénographie de Irina Nicolau et Ioana Popescu (Muzeul Țăranului Român, București); Écomusée de la région de Viroin, Treignes (Belgique), juin/octobre 1997 (avec la collaboration des Accords Culturels Roumanie/CGRI).

1. Tous les textes en italiques sont extraits du poème de Prévert „Inventaire” (in *Paroles*, Paris, NRF, 1949) et librement répartis sans respecter l'ordre des strophes.

2. Sur l'„art populaire roumain”, voir par exemple: Oprescu G., 1937, *L'art du paysan roumain*, Bu-

carest, Académie Roumaine; \*\*\* 1955, *L'art populaire en Roumanie*, Bucarest, Ed. de l'Institut pour les relations culturelles avec l'étranger (rédigé par le „collectif scientifique du Musée d'Art populaire de la R.P.R.”); Zderciuc B., Petrescu P., Bănățeanu T., 1964, *Arta populară în România*. București, Ed. Meridiane.

3. Un inventaire des objets exposés a été dressé, sous forme de fiches informatiques, par Sanda Larionescu.

